

Le français au Pays de Fribourg

Autor(en): **Yerly, Robert**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **86 (1957)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le français au Pays de Fribourg

Tel est le titre de cette brève, substantielle contribution de 60 pages, minutieusement documentée, fringante, de belle tenue littéraire, comme il sied à son auteur, M. le professeur Jean Humbert, linguiste de classe, sans cesse à l'affût de quelque problème de philologie.

Elle s'insère dans le cadre d'un ouvrage collectif, paru l'an dernier aux éditions de la Baconnière, *La langue française en terre romande*, dû à la ferveur patriotique d'érudits lettrés, Maurice Zermatten, pour le Valais, Charles Beuchat, au Jura bernois, Henri de Ziegler, à Genève, Jean Humbert, de Fribourg et Eddy Bauer, pour le canton de Neuchâtel.

L'âme de Fribourg à travers son langage

L'opuscule, puisque l'ouvrage comporte un tirage à part que je dois à la bienveillance de l'auteur, s'ouvre par une brève présentation topographique du canton et République de Fribourg, posté au point de confluence des mondes latin et germanique « jalon prestigieux sur la route éblouissante et royale qui relie la Nuithonie à Rome », note Gonzague de Reynold.

Il y fait suite une esquisse historique de Fribourg, à travers son parler. Canton mixte où 9630 germanophones côtoient dans des rapports de bon voisinage 18 286 francophones. Dès la fondation de la capitale, *Fribor*, Freiburg in Uchtland, en 1157, vraisemblablement, la population s'avère composite et bilingue, mais les actes officiels sont rédigés en latin et ce n'est qu'au XII^e siècle que commence à prédominer l'élément allemand.

Toutefois, en 1404 encore, saint Vincent Ferrer y prêchait dans un dialecte limousin auvergnat, qui était accessible à tous. C'est alors que surgit le premier poète fribourgeois, le chancelier Petermann de Cudrefin, qui accoucha de *ly roman de vraye amor*. Notons que la période savoyarde, qui fut de brève durée, n'exerça aucune influence sur la vie intellectuelle.

La seconde moitié du XV^e siècle marqua, pour des raisons politico-religieuses, la prépondérance du germanisme, surtout auprès des écoles, et l'accession de Fribourg à la Confédération en 1481 vint accentuer cette tendance, avec l'alémanisation des patronymes bourgeois — ainsi Dupasquier se mue en *Von der Weid*, Cugnet, en *Weck*, Montagny en *Montenach* — des actes publics, des procès-verbaux du Petit Conseil, la prédication en « thiois », comme on disait alors.

Dès 1489, une ordonnance abroge les *Winkelschulen* — écoles privées —, la prédication française, proscrite de Saint-Nicolas, se réfugie à l'église des Cordeliers, de Notre-Dame, ce qui n'alla pas sans de vives résistances, quelque humeur belliqueuse, manifestée par les rixes quotidiennes qui éclataient entre petits Tudesques et petits Welches, mettant en relief l'antagonisme des deux nationalités.

Le XVI^e siècle aggrava la situation par la suppression, en 1500, des écoles françaises. En 1504, on clôt l'école des Cordeliers, dernier vestige de la culture romande. Pourtant, le service étranger à la Cour de France, déjà répandu alors, contribua, au premier chef, à établir et à renforcer les contacts avec la latinité.

Trois faits exercèrent une influence déterminante en cette période de transition officielle : 1° le partage du comté de Gruyère, 1555, avec la conséquente acquisition du Pays d'Enhaut, de structure romande ; 2° la fondation de la Chambre des Scholarques, en 1575, manière de Conseil supérieur de l'éducation ; 3° la fondation, par son entremise, sur la colline de Belsai — *bellum saxum* = le beau rocher —, en 1580, d'un collège de Jésuites, confié aux PP. Canisius et Andrew.

Chez les étudiants fribourgeois qui y coudoyaient des Français, cette institution éveilla, en dépit des édits hostiles aux Welches de 1600, toute une hérédité latine et romande. En 1620, l'avocat parisien Marc Lescarbot ne tarit pas d'éloges en vers sur la cité des Zæhringen :

.
Car elle a du François comme par le voisinage
Les honnestes façons, les mœurs et le langage,
Si bien que si Fribourg estoit en beau país
Je le surnommerais l'Abbrégé de Paris.

Au XVIII^e siècle, la réaction de l'esprit local sur le germanisme de commande s'accroît et le français reconquiert les positions perdues depuis 1481 : les liens du sang, de l'histoire, les affinités de la culture créent d'intimes relations entre notre patriciat et une école welche s'installe en ville haute ; les Cordeliers, par une ironie du destin, se chargeront de l'enseignement de l'allemand dans les classes françaises.

Au déclin du siècle, Fribourg a recouvré une physionomie romande. Le Père Girard, rentré de son noviciat de Lucerne, assume, en 1804, avec un éclat incomparable — dont tous les contemporains ne lui ont pas su gré — la direction des écoles de la ville.

Le Collège était doublé d'un vaste Pensionnat ; il y accourait les fils des grandes familles de France et d'Europe, rattachées au catholicisme et à la légitimité — si bien qu'on a pu affirmer que Fribourg était, alors, un « fief des Bourbons » — qu'incarnait, en 1814, le régime de la Restauration, consacré par l'avènement au pouvoir d'une oligarchie de patriciens, nuance Coblenz.

La Constitution de 1830, en son art. 15, restitue le français à sa qualité de langue officielle.

Contamination, avatars du bilinguisme

Le bilinguisme a été déposé dans le berceau de Fribourg ; il a frayé la voie aux infiltrations tudesques, au grand dam de notre idiome. Il explique aussi la lenteur avec laquelle devait s'y implanter la vie intellectuelle. Il est cause, assurément, de ces fluctuations entre deux parlers, conséquemment entre deux esprits, deux races, fluctuations patentes, aujourd'hui encore et qui posent le problème du germanisme, constate pertinemment M. Humbert.

G. de Reynold, Alfred Lombard inscrivent le bilinguisme au passif de notre spiritualité et y dénoncent une menace, latente, et dont le processus va en s'intensifiant dans notre communauté nationale, sous l'impératif de la « loi du plus grand nombre ». Reconnaissons objectivement qu'il ne s'avère tel que lorsque la langue maternelle n'a pas été suffisamment approfondie et assimilée, que l'étude de l'allemand a été abordée trop tôt ou suivant des méthodes surannées, peu efficaces, surtout si l'on tient compte du fait que les peuples de souche latine n'ont

pas « la bosse des langues » et nourrissent à l'endroit de la germanicité une froide indifférence ou un ressentiment à peine camouflé.

De plus, si le jargon du Bolze enregistre « *tringuelt* », décalque de *Trinkgeld*, pourboire ou *Wochentag*, jour d'œuvre, il est licite de se demander jusqu'à quel point, et M. Humbert soulève le problème des corruptions syntaxiques de l'acabit de : « on demande après toi », *fragen nach* = on te demande ou des patoisismes, tels que : « faites *seulement* » — *nur* = faites donc, ou des fautes spécifiquement locales, comme « il tire du côté de son père », ne relèvent pas aussi bien d'interférences dialectales : *demanda apri*, *fédè pir*, *tirè de la pâ de chon père*, patoisantes que de germanismes caractérisés ?

Carence, imprécision de notre lexique

Notre bagage lexical est menu et notre carence lexicologique, quasiment alarmante. Nous peinons à user, à bon escient, et sans effort, du terme propre. Notre vocabulaire est hérissé d'approximations : *machin*, *truc*, *bonnard* — en voilà un terme qui fleurit sur toutes les bouches ! — *formidable* — abrégé en *formid* — (pour ne rien dire de *sensationnel* qui dispense le sujet parlant de tout esprit critique, esquivant systématiquement, par paresse d'esprit ou indigence spirituelle, les « jugements de valeur »).

Le Fribourgeois moyen y supplée par ces provincialismes qui dégagent opportunément le « parfum du cru », contre lequel vitupèrent des grammairiens rigoristes, oubliant que le fait linguistique n'est que l'usage codifié et que celui-ci, en voie continue d'évolution, de transformation, précède les normes savantes des Académies. Pourtant, l'essentiel, rétorqueraient C. Redard et Alfred Lombard est que, faisant un large emploi de « romandismes » : *gouille*, *pacot*, *kukarre* — savoureux ce joli mot imagé, à côté du germanique, *Maikäfer* ! — pour désigner la flaque, la boue, le hanneton, tout autant de choses qui nous sont bien propres, à l'instar de la *cuchaule* et de la *moutarde* de Bénichon, nous en ayons pleinement conscience et restions fidèles au *genius loci*, auquel nous sommes liés par toutes les fibres de notre sensibilité.

Bolze est une ancienne appellation injurieuse, remontant à avant la Révolution. C'est le sobriquet réservé aux « bourgeois » de la capitale et, singulièrement, aux habitants des bas-quartiers de la Neuveville, de l'Auge et des Planches, chez qui s'allient, en un harmonieux équilibre, une bonhomie naïve, une verve endiablée, la gouaille épicée du Napolitain, la répartie cinglante du gavroche, un esprit particularisé, réfractaire au conformisme, de solides appétits bourguignons, prenant corps dans un décor de légende, de rêve, romantique à souhait, semé de reliquats du moyen âge, et encombré de vieilleries, de bric-à-brac et ouaté dans la mystérieuse quiétude des ruelles étranqlées et des impasses borgnes.

On en finirait pas de cueillir les « perles bolziques » : « il est *fin gras*, *faut pas meuler* — *bringuer* — ; les pataquès et la cacologie : *c'est rapport à vot-dame que je vous cause* ; les altérations phoniques : *une estatue*, *les étenailles*, les « classiques » *cançons*, *ganeçons* ou *se réveiller en cerceau*, tout autant de fantômes hilarants qui vont rejoindre la zone inconsciente et nébuleuse des « buillardises » — honni soit qui mal y pense ! — si chères au cœur de M. Humbert.

De recenser les anthroponymes malmenés : *Zourkinde*, pour *Zurkinden*, *Folante*, pour *Vonlanthen* !

De dénombrer les genres dénaturés : *un bon poire* — *on bi pro* —, *une lièvre*, *une serpent*, *un pomme de terre* — *on pro de terra*.

Une ville à deux visages

Cela nous inuit à relever qu'il est deux Fribourg, bien distincts, socialement, intellectuellement et linguistiquement, dont le dualisme foncier a été magistralement mis en lumière par Léon Savary ; le Fribourg *bolze* qui est, *per essens*, la ville des bourgeois, celui de la vie amène, joviale, insouciant, un tantinet bohème, du petit café ; du Fribourg qui est un gros Romont ou un gros Bulle. Le Fribourg *international*, promis à une mission providentielle, universelle : celui des couvents, des églises, des oratoires, qui est une petite Rome ; celui de l'Université — *Alma Mater friburgensis* — Société des Nations en miniature, du Collège Saint-Michel, de *Pax Romana*.

Ils ne se supplantent pas, ni ne s'allient, « ce ne sont pas deux villes, ce sont deux mondes ».

Ville sise à la ligne de démarcation des langues. Ville à deux visages. Anti-thèse :

La *Feuille officielle* et *das Amtblatt* ; *La Liberté* et les *Freiburger Nachrichten* ; confession, prêche, en deux langues, voire trois, en y incluant l'italien ; écoles primaires welches et alémaniques, plus une *reformierte Schule* ; section française et *deutsche Abteilung* à l'École Normale ; le Collège Saint-Michel, érigé sous l'égide de l'humanisme « *Musis sacrum ad ornamentum patriae*, subdivise en gymnases français et allemand, où le français est « le commencement et la fin des études », selon la devise de M. le Recteur Pittet.

L'Université, surgie du cerveau organisateur et constructeur de Georges Python, rénovée dans son cadre matériel et son esprit par Joseph Piller, qui, bien que point intégralement *eine Burg deutscher Kultur im weitesten Sinne*, sanctionne dans son enseignement la mise en vigueur des deux langues et consacre, dans sa chaire de littérature française, confiée présentement à un éminent représentant de la pensée française, M. Pierre-Henri Simon, ainsi qu'à l'Institut de français moderne, dynamiquement aiguillé par M. Robert-Benoît Chérix, tous ses soins à élargir, divulguer la langue et la civilisation d'outre-Jura.

La statistique, entre 1930 et 1950, relève une proportionnalité constante 2 à 1, de franco et germanophones, la Sarine détenant le record de ceux-ci et la Veveyse, la quote minima ; la région de La Roche enregistre des survivances germaniques ; la Singine, avec 734 francophones pour 24 023 alémaniques, atteste une infiltration équivalente du français et du patois ; témoin les vestiges toponymiques de quelques lieux-dits : *es Pärisol* = le parasol, le parapluie, ou *Faggetazyt*, composé germano-patois : *la fatta* = la poche, *zyt* = temps.

Avry-devant-Pont, Sorens, défendent opiniâtrément un argot patoisant qui est l'apanage d'un groupe d'apatrides, adoptés par la commune, et de jeunes faubouriens de Paris.

La Broye, la Glâne, la Sarine, subissent l'afflux des Bernois qui y sont installés à demeure en propriétaires fonciers, dont l'assimilation — ils disposent même d'une école libre à Corjolens — ne va pas sans dommage pour leur mode d'expression et le nôtre.

Heurs et malheurs du patois

Jusque vers 1360, à Fribourg, le latin fut seul usité en tant que langue écrite d'Etat et l'idiome local romand, fils légitime du bas-latin, parlé chez nous dès le premier siècle et dont les premiers témoignages écrits remonteraient, suivant M. Paul Aebischer, au XV^e siècle, son aire embrasse toute la Suisse romande,

hormis le Jura bernois — qui se rattache aux dialectes bourguignons et lorrains —, plus la Savoie, le Dauphiné septentrional, la Franche-Comté, l'Ain, le Lyonnais, et la vallée d'Aoste.

Le patois se ramifie en trois groupes : le gruérien, *gruvérin*, dialecte de la Gruyère ; le *kouétzo*, celui de la plaine, centré sur la capitale ; le *broya*, égaillé autour de la région du lac de Neuchâtel, dont Estavayer et son *pertsset* constitue le noyau.

Saveur de ce parler, mâtiné de latin, aux sonorités méridionales, conservatoire d'archaïsmes et reliquaire de vocables charnus et pittoresques ! Puissance évocatrice, immédiateté, coloris de ce *devojâ* fleuri, imprégné d'images : *on tinté inke* = un lambin ; *bayi* = donner, dans « donner du docteur ».

Musicalité terrienne, accentuation des cadences italiques : la crème = *la khlyâ* — la fleur ; le *chénia* — de *seniorem* = l'ancien — : le père, alors que la mère, *donna* — de *domina* = maîtresse de maison —, est une dame, la gardienne du foyer.

Voici des reliquats du substrat gallo-romain : *ampé*, *jampé* = framboises.

Et des réminiscences alémaniques : *chuba* = *Scheibe*, la cible ; *bouébo*, *die Bube* = valet de ferme, garçon, fils.

Les proverbes — *révi* — dont F.-X. Brodard a dressé, pour la Gruyère, une liste de quelque 1200, sèment à foison des révélations du terroir.

Vers 1900, les instances scolaires supérieures firent une guerre sans quartiers au patois, incriminé de polluer notre langue. Ce faisant, on l'a sevrée, notre français, qui est emprunté, pauvre en locutions propres, confus dans l'expression et la pensée, dépourvu de spontanéité, artificielle, et la remarque, qui est de Gonzague de Reynold, vaut son pesant d'or, coupé de ses racines avec la réalité concrète, de ses attaches avec le terreau natal.

Maintenant, on en est bien revenu ! On a, enfin, compris, que des agents de corruption, autrement virulents, menacent l'intégrité de notre langage : jargon sportif, impropriété du lexique journalistique et politique, anglicismes et américanimes, le « français fédéral » qui larde et dépare la publicité commerciale et les ordonnances administratives.

En Grevire, la vitalité du patois, préparée par les Ruffieux, Cyprien et Fernand, Quartenoud, Risse, auteur de *La langue paysanne*, Biemann, grâce à une équipe de patoisants enthousiastes groupés sous l'enseigne de la *Bal'Ethela* — la Belle Etoile — et l'égide de F.-X. Brodard, s'affirme avec éclat.

Des raisons d'espérer

Il faut avouer, sans encourir le reproche de chauvinisme, que Fribourg a eu et a de valeureux écrivains. Autrefois, Ph. Eggis, P. Sciobéret, Bornet, Glasson, A. Daguet, V. Tissot.

Hier, René de Weck, *Jeunesse de quelques-uns* ; Pierre Verdon, fondateur du *Fribourg illustré* ; Henri Bise, *Vocation de Fribourg* ; Paul Bondallaz, le préfet-poète, librettiste de *Mon Pays* ; du *Tir à la rose*, le docteur Thurler d'Estavayer.

Aujourd'hui, H. Gremaud, A. Overney, Cl. Fontaine, L. Page, P. Thierrin, Eric E. Thilo, E. Dutoit, G. Castella et, par-dessus tout, Gonzague de Reynold, grand prix Schiller 1955.

Il y a lieu, néanmoins, de reconnaître, avec M. Humbert, que notre français ne se porte pas bien ! C'est à la famille, à la presse, à la radio, à l'école, éminem-

ment, qu'il incombe d'enrayer le processus de dépersonnalisation, de contamination, d'abâtardissement ; de parfaire cet instrument efficient et délicat de la pensée et de conserver, affermir, à la minorité romande, en passe d'être déshéritée dans certains domaines, son idiome « de raison et de clarté qui relie Fribourg à la pensée et aux terres d'Occident », cet idiome qui est accroché à Paris, notre « pôle spirituel » — clamait C.-F. Ramuz — et a été, *in extremis*, revigoré aux sources fraîches de la glèbe nourricière.

ROBERT YERLY.

LES NOMBRES EN COULEURS

Admettriez-vous aujourd'hui qu'on vous extraie une dent sans vous avoir fait la bonne piqûre au bon endroit, ou qu'on vous ouvre le ventre sans vous avoir préalablement endormi du sommeil du juste ?

Perdriez-vous chaque jour plusieurs minutes précieuses à battre le briquet, alors qu'il est si simple de frotter une allumette ou d'abaisser un interrupteur ?

Procédés raffinés de narcose et utilisations subtiles de l'électricité appartiennent pourtant aux innombrables progrès techniques qui n'ont pas un demi-siècle d'existence, et personne ne saurait plus s'en passer.

La science pédagogique n'échappe pas à cette évolution et la méthodologie de toutes ses branches subit sans cesse des améliorations réelles, même si le résultat tangible n'en est pas toujours positif. Essayez donc d'ingurgiter un « super »-carburant à un moteur encrassé : il ne refusera que mieux de tourner !

Ainsi, l'enseignement des mathématiques (appelons-les, si vous le voulez : le calcul) dans les classes inférieures tend à écarter les systèmes de comptage primitifs (sur les doigts, par exemple) qui sont une entrave sérieuse aux quatre opérations de base.

La méthode ingénieuse des *Nombres en couleurs* du maître belge G. Cuiseinaire a pris depuis quelque temps un développement réjouissant dans quantités d'écoles de Belgique, de France et d'ailleurs. Bien plus, elle fait foi auprès de sommités internationales en mathématiques.

C'est dire que les expériences qui sont pratiquées en Gruyère sous l'initiative de M. Louis Maillard, inspecteur scolaire, font figure d'avant-garde. Les essais tentés systématiquement dans les écoles inférieures de Bulle, Sorens et Neirivue, et plus timidement dans d'autres, laissent entrevoir dans un avenir prochain l'application généralisée de ces procédés. La démonstration brillante qui a été présentée le 1^{er} février, à Sorens, par la classe de Rév. Sr Bernadette, à une quarantaine de collègues gruyériens les a sidérés. Les résultats obtenus après 5 mois d'école sont tout simplement magnifiques... et sans prétention.

Une gratitude particulière aux autorités des communes précitées qui ont fait preuve d'une belle compréhension en facilitant l'achat du matériel didactique adéquat. L'exemple sera sans doute suivi par d'autres. Et l'on prétendra encore qu'on est rétrograde en pays fribourgeois !

Et puis, bravo aussi aux institutrices et instituteurs audacieux qui ont pris leurs risques et ont tenté une expérience qu'ils ne regrettent pas. Dans le domaine de l'éducation, le plus petit effort de recherche est toujours un gain : il n'y a rien à perdre, mais tout à gagner.

J. A.